

que celui de ses compagnons, sans cependant être exempt de fatigues et de contrariétés. Dès le premier jour, leurs canots de cuir échouèrent sur les sables de l'Arkansá. Bientôt cette rivière fut entièrement prise par les glaces, et ils furent obligés de la cotoyer à pied. Après quinze jours d'une marche pénible, ils trouvèrent un climat plus doux : ils construisirent deux canots, et se remirent en route le 24 novembre ; après avoir été forcés plusieurs fois de couper la glace pour passer, ils échouèrent une seconde fois le 28. Le froid était extrêmement vif. Dépourvus d'habits d'hiver et de chaussures, privés d'une partie de leurs munitions qui avaient été mouillées dans le naufrage de leurs canots, ce ne fut qu'avec des efforts inouis et dans un état de dénûment absolu qu'ils arrivèrent le 6 janvier 1807 au premier poste Américain.

VOYAGE

DE BRACKENBRIDGE AU MISSOURI.

(EN 1811.)

« AVANT l'expédition mémorable de Lewis et Clarke, personne n'avait été assez hardi pour s'avancer beaucoup dans la partie occidentale du continent américain ; il était aussi peu connu que l'intérieur de la Nouvelle-Hollande ou de l'Afrique. Après le retour de ces célèbres voyageurs, plusieurs particuliers qui commerçaient avec les Indiens, conçurent l'idée d'étendre la sphère de leurs entreprises. Manuel Lissa, l'un deux, remonta le Missouri presque jusqu'à sa source. Ces hommes hardis ayant obtenu dans leurs tentatives le succès le plus brillant, il ne tarda pas à se former une compagnie plus considérable que celle qui avait existé jusqu'alors ; elle engagea plus de deux cent cinquante hommes canadiens et américains. Ses agens visitèrent en 1808 les sources du Missouri en parcourant un pays où les

castors sont extrêmement nombreux; malheureusement l'on se trouvait chez les Minnétaris. Lewis en revenant de l'embouchure de la Columbia, avait été obligé, pour sa défense personnelle, de tuer un de ces Indiens. Toute la peuplade avait juré de venger la mort de cet homme. D'ailleurs ces sauvages voyaient probablement avec peine les blancs s'établir dans leurs pays pour y chasser et détruire les castors; enfin, les suggestions des Anglais entrèrent peut-être aussi dans la cause des obstacles que l'on rencontra. Quoi qu'il en puisse être, la compagnie avait à peine terminé la construction d'un fort, que les Minnétaris commencèrent leurs hostilités. Des détachemens de blancs furent attaqués par les Indiens, il y en eut de tués. Il fallut ne sortir qu'en troupes considérables, ce qui était désavantageux pour le succès de la chasse, et cependant on était sans cesse harrassé. Les affaires en souffrirent. Henry, un des membres de la compagnie qui commandait l'établissement, voyant sa position critique, traversa les Monts-Rocailleux, et alla se fixer sur une des branches de la Columbia, où il resta jusqu'au printemps de 1811; ce fut alors que je remontai le Missouri.

• Les comptoirs que l'on avait formés chez les Mandans, les Sioux et les Aricaras ne donnaient aucun profit; une de ces loges avait brûlé avec

tout le produit de la traite; on ne savait pas ce que Henry était devenu. Dans cet état de choses, on résolut, au commencement de 1811, de tenter un effort pour réparer les pertes que l'on avait éprouvées, et porter du secours aux personnes qui étaient dans l'embarras. Lissa fut désigné pour cette tâche difficile. On ne pouvait mieux choisir; à un caractère extrêmement énergique, il joignait une connaissance intime du caractère des Indiens et de la manière de commercer avec eux; enfin, une activité et une persévérance incroyables. Je lui dois beaucoup de reconnaissance pour l'amitié qu'il m'a témoignée. Quant à moi, je n'avais d'autre objet en l'accompagnant que de satisfaire ma curiosité. »

On partit du village de Saint-Charles sur le Missouri, le 2 avril 1811; le bateau était monté par vingt rameurs robustes et habiles, et cinq autres personnes bien armées. Chabonneau et sa femme qui avaient été du voyage de Lewis, se trouvaient à bord; celle-ci devenue malade, éprouvait le plus vif désir de revoir son pays, et son mari, semblable en ce point à tous les aventuriers qui ont vécu long-temps parmi les sauvages, avait pris en aversion la vie des hommes civilisés.

On passa devant plusieurs établissemens de culture déjà formés sur les bords de la rivière par des colons américains. La situation de quelques-

uns d'entre eux n'était pas brillante, ils n'avaient rien à donner ni à vendre aux voyageurs; le sol est si peu compacte dans les plaines que le Missouri traverse, que si on ne laisse pas debout les arbres qui croissent sur ses rives et qui retiennent la terre, les eaux emportent tout ce qu'elles rencontrent. On trouva un de ces hameaux à 200 milles de l'embouchure du Missouri; il était composé de soixante-dix familles; la plupart étaient aisées.

Le 25 avril on arriva au fort Osage, situé à 300 milles en remontant le Missouri. Depuis un certain espace, on ne voyait plus de fermes; on n'avait aperçu que des chasseurs ou des marchands qui passaient dans leurs canots. A l'exception de quelques endroits éclaircis par le feu, on avait voyagé continuellement dans une forêt présentant l'aspect le plus triste; les broussailles étaient si touffues, qu'il était très-difficile de pénétrer bien loin au-delà du bord de la rivière. De temps en temps des ours s'étaient présentés aux regards des voyageurs.

Des Osages s'étaient fixés dans les environs du fort. « Quand nous approchâmes, dit Brackenbridge, ils vinrent au-devant de nous, puis marchèrent le long du rivage, comme attirés par la curiosité. Ils étaient la plupart très-malpropres, vêtus de vieilles robes de peau de bison fort sales,

et rejetées sur leurs épaules; les femmes paraissaient encore plus dégoûtante que les hommes; quelques-unes étaient barbouillées de peinture rouge et parées de colliers de verroterie. Les hommes avaient à la main leurs arcs, leurs fusils, ou leurs tomahâks. Ils l'emportent sur les blancs pour la taille. L'empressement qu'ils montraient à courir en foule après nous et à nous regarder, me frappa vivement. Ce trait les distingue des Indiens à l'est du Mississipi, qui ont une indifférence parfaite pour tout ce qui se passe autour d'eux.

« Pendant que Lissa s'occupait de ses affaires au fort, j'allai, accompagné de l'interprète, au village des Indiens pour remettre à Sans-oreilles, un des chefs, une pipe que M. Clarke lui envoyait. Il était assis sur une natte, entouré de plusieurs jeunes guerriers qui avaient l'air de le traiter avec beaucoup de respect, et d'applaudir à tout ce qu'il disait. Il donna ordre à son héraut-d'arme ou cuisinier, car tout homme en dignité, chez les Indiens, a un officier de ce genre, de nous servir à manger; le repas fini, la pipe fit le tour de l'assemblée; alors je lui présentai celle de M. Clarke, elle était ornée de rubans et de verroterie de diverses couleurs. Je lui dis qu'elle lui était donnée à la demande du général Clarke comme une marque de l'estime et de la considération que cet

officier et tous les Américains avaient pour lui. Il répondit qu'il était flatté de cette preuve de la bienveillance du général envers lui, qu'il était l'ami des Américains; que malgré tous ses efforts, il n'avait pu empêcher certaines têtes folles de sa nation de se mal conduire, et que toute personne sensée approuverait sans doute sa conduite.

• Quoique ce guerrier soit d'un rang subalterne, il intrigue pour devenir chef de sa tribu; il y jouit d'une grande influence; il pourrait bien supplanter Cheveux-blancs, le chef héréditaire, qui est très-jeune et d'un caractère doux et paisible. Celui-ci a pour appui la réputation de son père, qui était un grand guerrier et un homme débonnaire. Sans-oreilles, conformément à l'usage des ambitieux parmi ces peuples, est le plus pauvre de sa nation. Mettre du prix aux richesses, est regardé comme la marque d'une âme basse et étroite. Il donne tout ce qu'il peut se procurer, dût-il le voler, le mendier, et il agit ainsi pour acquérir de la popularité. Telle est son ambition! Qu'ils connaissent mal l'état social de ces Indiens, les hommes qui s'imaginent que l'on ne voit parmi eux ni jalousies, ni envie, ni manœuvres coupables. Jamais démagogue n'employa plus d'artifice et plus de finesse, et ne déploya plus de politique que ne l'a fait ce sauvage rusé. Séduire par la flatterie et par des présens la multitude ir-

réfléchie, est un moyen en usage partout, et la passion du pouvoir et des distinctions semble inhérente à la nature humaine. »

Ces sauvages étaient des voisins incommodes pour le fort. L'officier commandant dit à Brackenbridge qu'à peu près dix jours auparavant, ils avaient causé de vives inquiétudes. Une troupe de deux cents guerriers, après avoir enlevé la chevelure de quelques femmes et des enfans des Ayouvas leurs ennemis, était revenue si enflée de ce succès, qu'elle insulta la garnison. Un des guerriers défia la sentinelle qui reçut l'ordre de tirer par-dessus la tête de cet insensé : cette démonstration n'ayant produit aucun effet, il fut empoigné par une escouade; il traita d'abord la chose avec indifférence, s'écriant que si on l'enfermait, il aurait du pain des blancs : quelques coups de fouet sur son dos lui firent promptement changer de ton. Il s'en suivit une grande rumeur parmi les Indiens, ils s'avancèrent avec leurs armes; cependant, les soldats s'étant mis sous les armes et ayant préparé une des pièces d'artillerie, les rodomons firent retraite. Ils gardèrent une attitude menaçante pendant quelques jours, et pour satisfaire leur dépit, tuèrent des bœufs qui appartenaient à un blanc. L'officier envoya chercher les chefs, et leur déclara que s'ils ne donnaient pas à l'instant deux chevaux pour les bœufs, il

brûlerait leur village. Cette conduite courageuse produisit le meilleur effet ; le chef céda, et après quelques pourparlers, on fuma la pipe, et tous les différens furent ajustés.

« Ces Indiens ne peuvent se comparer avec ceux qui habitent à l'est du Mississipi. Quoiqu'ils soient en guerre avec la plupart de leurs voisins, ce sont des lâches; toutefois il faut citer un trait qui leur fait honneur : ils n'ont peut-être jamais versé le sang d'un homme blanc. Quand ils rencontrent sur leur territoire un chasseur blanc, ils lui prennent ses pelleteries et ses armes, le battent avec les baguettes et le renvoient.

« Nous étions tous les jours éveillés avant l'aurore par les hurlemens les plus affreux que j'aie jamais entendus. C'est un usage invariable chez les Osages; on suppose que c'est pour pleurer les morts. Lorsqu'un de ces Indiens en s'éveillant songe à un de ses parens ou de ses amis défunts, ou même à un chien ou à un cheval qu'il a perdu, aussitôt il commence cette musique lugubre. Dès qu'on l'entend, tous les habitans du village, hommes, femmes, enfans, l'accompagnent de leurs accens plaintifs, et au moins un millier de chiens se mettent de la partie. Il en résulte le vacarme le plus infernal que l'on puisse imaginer.»

On arriva bientôt aux derniers établissemens des blancs. Le pays n'est plus fréquenté que par

les chasseurs. On en apercevait qui, assis sur les bords du Missouri, faisaient rôtir leur gibier à l'ombre des arbres. Cette rivière est actuellement leur paradis comme l'Ohio le fut jadis. Sa partie supérieure est encore plus agréable, parce que les plaines sont plus ouvertes, et que l'on a plus de facilité d'y poursuivre les animaux qui s'y trouvent en quantité presque incroyable.

En approchant du territoire des Sioux, on conçut des inquiétudes, parce que cette tribu est ennemie invétérée des blancs. On apprit de quelques chasseurs que ces Indiens, avertis de l'arrivée d'un certain nombre de marchands, avaient pris le parti de rester sur les bords du Missouri, au lieu d'aller, à l'époque actuelle, suivant leur usage, chasser dans les plaines. Ils étaient décidés à ne laisser passer aucun canot, et avaient récemment massacré plusieurs marchands.

On rencontra, le 25 mai, un marchand qui descendait le Missouri avec cinq hommes. Il raconta qu'à l'exception des Mandans, des Aricaras, et de quelques petites tribus, toutes les peuplades du Missouri étaient ennemies des blancs, et que les Sioux avaient commis des hostilités; la veille au soir, des Indiens avaient fait attaquer ce voyageur qui leur avait riposté vivement. On sut de lui que M. Henry était assez mal à son aise au-delà des montagnes, et avait annoncé son intention de re-

venir au printemps au village des Mandans, avec tout son détachement.

Le 27 les voyageurs arrivèrent au village des Pomas, qui, les voyant venir, s'étaient rassemblés sur le rivage. Quelques-uns s'étaient jetés à l'eau jusqu'à la ceinture; ils étaient sales et dégoûtans, et mendiaient de la manière la plus abjecte. On leur fit quelques présens.

On rattrapa, le 2 juin, les bateaux de la troupe de Hunt, commerçant qui était parti de Saint-Charles quelques jours avant celle de Lissa; celui-ci était empressé de le rejoindre, de crainte qu'il ne le prévînt dans les pays où il allait et où il pourrait enlever les meilleures pelleteries.

Brackenbridge eut le plaisir de trouver Bradbury, un de ses amis, dans la troupe de Hunt. « Je crois, dit-il, que notre entrevue fut bien plus sincère et plus cordiale que celle de nos commandans respectifs. Nos deux troupes réunies formaient une petite flotille de cinq voiles. Les chefs ne tardèrent pas à se disputer, et peu s'en fallut qu'ils n'en vinssent aux mains.

« Nous avons campé, le 11, à quelque distance au-dessous de l'île sur laquelle était autrefois le village des Aricaras; ils se sont transportés un peu plus haut. Le lendemain, deux chefs vinrent à bord de notre canot avec un interprète; c'étaient de beaux hommes, de grande taille, et les Indiens

les plus blancs que j'aie vus. L'un était le chef héréditaire, l'autre le principal chef de guerre. L'après-midi, on alla tenir conseil et fumer la pipe à leur village. Le chef commença par se plaindre de sa pauvreté, et finit par dire qu'il était heureux de nous voir sous son toit et de nous prendre par la main comme amis. Lissa, après les lieux communs ordinaires, leur dit qu'il était venu commercer avec eux et avec les Mandans, mais que ces autres blancs, en montrant Hunt et ses compagnons, entreprenaient un long voyage pour aller au grand lac salé dans l'ouest; « j'espère, ajouta-t-il, qu'ils seront bien reçus partout; je regarderai comme personnelle toute injure qui leur serait faite; nous formons deux troupes; cependant, pour notre sûreté, nous n'en faisons qu'une. » Cette déclaration franche et généreuse produisit le meilleur effet, et fit disparaître tous les soupçons de l'esprit des autres voyageurs qui avaient craint que Lissa se trouvant chez un peuple sur lequel son influence était sans borne, n'en profitât pour leur nuire. L'on parla ensuite des conditions auxquelles on allait commercer. Les canots se tinrent à une petite distance au-dessous du village, et un détachement de guerriers Indiens fit la garde pour écarter la populace et prévenir le pillage.

« Les amateurs des mœurs indiennes, s'écrie

Brackenbridge, ne devraient les examiner que de loin. Je me promenai dans le village des Aricaras, il était si sale et si puant que je fus obligé, pour échapper aux émanations nauséabondes qui s'en exhalaient, de me réfugier dans la plaine. La pluie avait fait un vrai cloaque de ce village, où la police me parut extrêmement négligente. Les femmes et les filles étaient occupées à transporter de la terre dans leurs paniers pour remplacer celle que la pluie avait emportée. Les enfans et les chiens y fourmillent. Je les mets ensemble parce qu'ils sont compagnons inséparables. Partout où je me montrais, les enfans s'enfuyaient en criant de peur de mon aspect singulier et sauvage. Les chiens, et chaque famille en a près d'une quarantaine, commençaient par me montrer les dents; mais, à la moindre menace, ils détalaient. Il y en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs; on en engraisse quelques-uns pour les manger; on se sert des autres pour traîner le bagage. Les plus grands ressemblent aux chiens de berger. Les cabanes des Aricaras ressemblent à celles des autres Indiens; elles sont dispersées sans ordre et sans alignement, et se ressemblent tellement, que je fus quelque temps avant de pouvoir reconnaître celle où je devais aller. Le village est entouré d'une palissade de pieux qui sont en mauvais état. Il est environné de petits espaces

fermés de perches entrelacées d'osier; l'on y cultive du maïs, du tabac et des fèves. Leur champ principal est à un mille des habitations. Les femmes qui sont chargées de le soigner, y vont le matin et le soir. On suspend autour du village des robes de peau de bison à de longues perches. J'en vis une, arrangée de manière à représenter une figure humaine.

« J'allai avec mon ami Bradbury au village supérieur qui est séparé de l'inférieur par un ruisseau large d'une soixantaine de pieds. Nous sommes entrés dans plusieurs loges où l'on nous a reçus très-amicalement; on a étendu des nattes et des peaux pour nous y faire asseoir, et après que nous avons fumé la pipe, on nous a offert quelque chose à manger; c'était ordinairement de la chair de bison fraîche, servie dans un plat de bois. Ces Indiens ont beaucoup de vases en terre, dans lesquels ils préparent leur nourriture ou conservent l'eau. Après le repas, on nous donna du tromony; c'est un mets fait avec du maïs qui a trempé dans du lait: on le fait sécher, on le mêle avec des fèves et de la moelle de bison; il a un goût exquis. Ils mangent aussi une racine qui ressemble au navet et qui croît dans leurs prairies; ils la broient et en font un gruau.

« Le soir, il y eut une alerte; on annonça que

les Sioux approchaient : aussitôt , tout le village fut en mouvement ; les guerriers sortirent pour aller à la rencontre de l'ennemi , tous criaient pour s'encourager les uns les autres. Plusieurs étaient à cheval, et le plus grand nombre à pied. Quelques-uns étaient parés de ceintures de plumes , ils avaient autour de la tête comme une couronne du même genre. Le haut des cabanes était couvert de femmes, d'enfans et de vieillards qui ne pouvaient être de quelque secours pour les combattans, que par leurs hurlemens qu'ils ne discontinuaient pas; cependant il y eut des vieillards qui, malgré leur faiblesse, s'empressèrent de rejoindre les jeunes gens. J'en comptai près de cinq cents. Ils revinrent bientôt, soit qu'ils eussent chassé les ennemis, soit que ce ne fût qu'une fausse alarme; je ne pus m'en éclaircir.

« Le lendemain, des détachemens arrivèrent de divers côtés. Suivant la coutume, ils furent reçus par les guerriers qui les conduisirent à la maison du conseil où ils racontèrent ce qui s'était passé; des hérauts l'annoncèrent ensuite en allant hurler la nouvelle à la porte de chaque cabane. Ces événemens contribuèrent à répandre la vie dans le village. Il était d'ailleurs passablement animé en tout temps. Beaucoup d'hommes passent le temps à des jeux d'adresse et d'agilité, d'autres les regardent; enfin, chacun s'occupe à

sa manière. Les femmes sont constamment à l'ouvrage pour préparer des robes de peaux de bison étalées devant les cabanes. Un des détachemens revenu le 16 avait volé des chevaux chez les Chochonis. Les amis particuliers des voleurs passèrent la soirée à se divertir avec eux. Des femmes qui avaient perdu leurs parens dans cette affaire, se retirèrent sur les collines derrière le village où elles pleurèrent jusqu'à la nuit.

« Le soir ils se réunissent sur le sommet de leurs cabanes, ils s'y asseyent et font la conversation; de temps en temps, un veillard fixe l'attention, déclamant à voix si haute, qu'on l'entend de tous les côtés; cela ressemble un peu à une réunion de Quakers. Un auteur s'est efforcé de prouver que les Indiens descendent des Juifs; je pourrais alléguer le fait que je cite pour prouver qu'ils sont une colonie de Quakers. L'objet de la harangue débitée ce soir, a été d'engager la tribu à bien traiter les étrangers. En posséder chez soi, est chez ces peuples un motif de s'enorgueillir et de se réjouir, cela donne souvent lieu à des jalousies.

« Les femmes après avoir terminé leur ouvrage se réunissent en petits groupes et jouent; elles mettent de petits cailloux dans un panier, les font sauter en l'air, puis tâchent de les retenir quand ils tombent.